

texte audio description

Léonie  
de Wahau



NEW

## INTRODUCTION

On est à Liège, en pleine révolution industrielle moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. A ce moment là, les établissements industriels poussent comme des champignons de Verviers à Seraing. On voit naître la première liaison ferroviaire qui relie Liège à Aix la Chapelle, l'usine métallurgique de Ougrée ou encore l'industrie brassicole Pied de Bœuf. Bref, Liège explose et c'est une ville riche à souhait. Au milieu de toute cette agitation, en 1836, on entend les cris d'une petite Léonie. Elle naît dans une des familles les plus nobles de la région. Son père, le baron de Chester de Haneffe, est sénateur libéral. À l'époque, ça veut dire qu'il est de gauche et qu'il défend les droits de celles et ceux que la révolution industrielle laisse de côté : les ouvriers et les femmes. Léonie a deux ans lorsqu'elle perd sa maman. Et dans cette grande tristesse, c'est une relation assez inédite qui se crée entre un papa et sa fille.

Évidemment, comme dans les riches familles, Léonie est éduquée à temps partiel par des gouvernantes sur des sujets bien particuliers comme les langues. Mais la plupart du temps, c'est son père qui l'élève. Léonie est une enfant hyper stimulée, son père l'emmène partout, mais quand il prend le train et qu'il quitte la Cité ardente pour la capitale, elle l'accompagne et il en profite pour lui lire le journal et lui raconter les événements politiques et sociaux d'aujourd'hui. Le soir, quand il rentre, il lui demande de l'aide pour écrire ses correspondances en la corrigeant sur ses fautes de vocabulaire et de grammaire. Bref, à douze ans, Léonie a déjà un vrai regard sur le monde, critique, tolérant et clairement démocrate. Puis, on avance dans le temps. Elle finit par épouser le baron Victor de Waha, (oui, vous voyez où je veux en venir) qui est un peu son miroir sur les valeurs qu'il prône. Monsieur est d'ailleurs l'un des dirigeants de la société de bienfaisance Franklin qui construit des bibliothèques populaires pour les ouvriers ainsi que des embryons d'école. Malheureusement, il décède quatre ans après leur mariage et elle se retrouve donc veuve à 31 ans. Et c'est le tournant de sa vie.

Alors qu'elle aurait pu être complètement détruite par la perte de ses parents et de son mari, elle décide plutôt de dévouer tout son temps, toute sa fortune et son héritage immobilier, intellectuel et financier à l'instruction des jeunes filles.

**Il était une fois Léonie de Waha.**

## NATHANAEL BRUGMANS

Et donc elle va fonder ce qui est la première école pour fille du continent européen en 1868 à Liège, avec son bagage personnel, sa fortune qui est issue de sa famille parce que des écoles secondaires, on va en trouver déjà à Bruxelles. On va entendre parler de Gatti de Gamond qui a déjà ouvert une école, mais c'est souvent des écoles qui sont ce qu'on appelle les écoles moyennes. Donc en gros, on peut y aller de 12 à 15. Et puis à quinze ans, à nouveau, à quoi bon de toute façon, faire des études supérieures, de toute façon l'université n'existe pas pour les femmes. L'Université de Liège et de Bruxelles ne prennent de toute façon pas de femmes. En 1868 donc. Donc ici c'est le pari, c'est de dire on va créer, d'où le nom « Institut supérieur de Demoiselles », c'est-à-dire qu'on va créer une école où on peut les inscrire à l'âge de trois ou quatre ans dans un jardin d'enfants. Puis, elles peuvent poursuivre les études primaires comme ça, ça existe déjà. Puis ces écoles, ces études moyennes premières à Liège, et puis c'est là que se situe, c'est déjà pas mal, jusque là c'est déjà badass, mais là où vraiment elle va innover, inventer, voir, créer, c'est cette petite section de trois ans entre les quinze et les 18 ans, des jeunes filles qu'on va appeler la section supérieure.

Il va falloir trouver le bâtiment et l'acheter, leur payer des salaires de professeurs. Il va falloir les trouver les professeurs. Et donc elle va en réalité devoir passer par ce qui est une habitude du XIX<sup>e</sup> siècle, pour les libéraux, c'est par l'initiative privée. Elle va créer une société privée d'actionnaires, mais sous le mode philanthropique. Ce n'est pas une société par actions non plus. On dirait une coopérative dans un autre, un autre temps. Et donc elle va trouver 121 personnes qui sont tous les grands noms du liège industriel de l'époque. Donc ces gens là vont investir, ces 121 personnes vont acheter des parts dans une société qui sera dirigée uniquement par des femmes.

### Article 2

Le siège de l'association est établi dans la maison, place Saint Paul 10, à Liège appartenant à Madame la Baronne Léonie de Waha de Chestret. Les conditions de son occupation seront réglées par acte particulier.

### Article 3

Pour réunir le capital nécessaire, les soussignées s'engagent à verser dans les mains de Messieurs Nagelmackers et fils, banquiers de l'Association les sommes suivantes formant un capital de 200.000 francs.

### Article 9

L'association est administrée par un conseil général composé de 9 membres et par un comité administratif ou exécutif composé de trois membres.

### Article 12

Le conseil est composé pour ma première fois de Mesdames Léonie de Waha de Chestret, Octavie Dawans-Orban, Marie Trasenster Desoer et de Messieurs Charles Bougard, Nicolas Elias, Eugène Gérard, Auguste Gillon, Isidore Kupperschlaeger et Ernest Nagelmackers. Madame Léonie de Waha a été pour la première fois nommée présidente par l'assemblée des sociétaires qui a constitué l'Association.

C'est aussi intéressant de voir que ces bonhommes, qui sont tous des chefs d'entreprise, confient la gestion quotidienne d'un capital exceptionnel à un triumvirat de trois dames, dont Léonie de Waha, la présidente, qui vont avoir pour charge de créer une école qui n'existe nulle part ailleurs. Il y a comme un capital de confiance derrière ça. Peut être une personne à rajouter, c'est le bourgmestre de l'époque. Donc, on a cité des noms et à rendre hommage. Il s'appelle Julien d'Andrimont. Aujourd'hui on dirait c'est lui, c'est lui le réseau qui va introduire Léonie de Waha dans énormément de milieux. Et donc on est en 1868 et on arrive au mois de septembre et au mois d'octobre où on a annoncé qu'on allait faire une école. On a un capital, il faut y aller, il faut l'annoncer dans la presse. Donc la presse de l'époque, c'est le journal de Liège, c'est la Meuse sont des journaux plutôt libéraux qui vont annoncer à grand bruit une première « On ouvre une école pour filles, appel au père de famille confiez-nous vos filles » afin de les rassurer. Parce qu'envoyer sa fille à l'école, c'est pas anodin, c'est pas du tout quelque chose qui se fait. Donc on va devoir les rassurer, par exemple en leur proposant d'avoir un chaperon qui va chercher la gamine à l'école pour l'amener ici. Donc on a aussi pensé à ce genre de détail là. On va annoncer une section primaire. Ça, ça marche d'emblée puisque c'est déjà quelque chose qui se fait. On va annoncer une section moyenne. Donc là, dans les premiers temps, on va décaler l'ouverture de septembre à octobre. Dans la mesure où il faut convaincre les gens, il faut leur dire « si ! Elles peuvent aller à l'école, peuvent apprendre des choses ». Et puis on va ouvrir une section supérieure dès la première année où là, c'est le nœud du problème : qui va enseigner dans cette section supérieure ? On va aller à l'Université de Liège et on va faire le tour des profs qui sont classés comme progressistes et on va leur dire « Est ce que tu veux bien sur ton temps libre, venir donner 1 h d'histoire politique de Belgique, 1 h de droit, 1 h de chimie, 1 h de physique ? »

Et ça tombe bien puisque beaucoup de profs de l'Unif font partie de ceux qui ont déjà souscrit. C'est une deuxième chose qu'on leur demande « Bah oui, je vais tester pour voir ce que ça donne devant des filles ». Et cette section supérieure va donc ouvrir encore un petit peu plus tard. Et on a la première année, une centaine de jeunes filles comme ça, bon an mal an, qui s'inscrivent dans un bâtiment qui est place aujourd'hui place Saint Paul, derrière la cathédrale. On ne peut pas y aller. Ce bâtiment là a été rasé pour construire aujourd'hui l'école d'Hazinelle, ce grand bâtiment dont l'emprise au sol est assez imposante et un peu sombre aujourd'hui. En fait, c'est des terrains qui ont été achetés par Léonie de Waha sur ses fonds propres. Ça, c'est pas l'association, c'est vraiment elle. Elle achète trois maisons. On est juste à côté de l'église, on est juste à côté de la cathédrale même. Et c'est là évidemment que ça va coïncider puisque quand on apprend dans le cahier des charges que les jeunes filles vont à l'école, déjà le clergé s'inquiète. Mais quand on apprend qu'on peut choisir sa religion, là c'est vraiment une déclaration de guerre que Léonie n'avait pas vu venir. Parce que Léonie, c'est une bonne croyante. Elle a des liens avec l'évêque de Liège, mais elle reçoit une lettre de plus de quatre pages qui est publiée directement dans toute la presse catholique de Belgique et qui est lue dans toutes les églises le dimanche en disant Si vous mettez vos enfants dans cette école là, vous serez excommunié. Donc, déclaration de guerre.

Lettre adressée à l'évêque de Liège publiée dans le Journal de Liège du 5 novembre 1868

Monseigneur,

Nous avons jugé, à tort sans doute, que le refus positif exprimé dans votre réponse à notre lettre du 24 août dernier terminait toute correspondance entre notre Institut et l'autorité ecclésiastique. Si nous avons manqué de convenance en ne vous accusant pas réception de cette pièce, je le regrette infiniment et vous prie d'agréer les excuses que je vous fais en mon nom et au nom de mes co-signataires.

Je ne voudrais pas, Monseigneur, abuser de votre temps pour répondre à chacune des craintes exprimées par votre dernière lettre. Nos actes répondront pour nous : j'ai la ferme confiance que l'atmosphère vraiment religieuse de notre Institut, le choix de notre personnel et de nos livres, enfin tout notre enseignement calmeront vos vives alarmes et vous prouveront, Monseigneur, que nous savons rester catholiques en accordant l'égalité de droits et d'avantages aux individus, quel que soit leur culte, ce qui est tout autre chose que de proclamer l'égalité entre la vérité et l'erreur.

Croyez bien, Monseigneur, que nous n'avons jamais songé à retarder la publication de votre lettre pastorale : vous nous l'aviez annoncée avec franchise et nous n'aurions pas eu la présomption d'influencer votre décision à cet égard.

Toutefois nous conservons l'espoir que vous ne porterez pas sur nous un jugement définitif avant de nous avoir vus à l'œuvre et d'avoir pu apprécier les résultats de notre enseignement.

Des trois dames auxquelles vous vous adressez, l'une se trouvant à la campagne et l'autre n'ayant pas assisté à l'audience que vous avez bien voulu nous accorder, pour éviter tout retard j'ai cru, Monseigneur, devoir vous répondre immédiatement en mon nom personnel. Au surplus, je communiquerai le plus tôt possible votre lettre à ces dames.

Veillez agréer, Monseigneur, l'expression de mes sentiments les plus respectueux.

Léonie de Waha

Léonie qui a une certaine forme d'humour toujours et en tout cas d'ironie certainement, va décider de faire l'ouverture de son école en allant avec toutes ses ouailles à la cathédrale pour organiser une messe en disant mais regardez, on n'est pas ce que vous pensez. Et donc la déclaration de guerre va durer très longtemps, jusqu'au moment où monseigneur de Montpellier qui est l'évêque va décéder et puis son successeur va faire « c'est bon, l'école fonctionne ». À ce moment là, elle est réputée. Donc, pour la petite histoire, la première génération qui s'inscrit en 1868 est diplômée. Si on compte les études moyennes et puis les études supérieures. Elle sort en 1880, en 1881, année académique qui va être un peu difficile pour l'université de Liège puisque des jeunes filles pour la première fois frappent au moment des inscriptions en disant « Bonjour, on est diplômées d'une école supérieure. Nous aimerions intégrer l'Université de Liège ». Faut dire que le recteur de l'époque, c'est Jean Louis XII qui fait partie des 121 qui a subventionné en 1868 l'école. Ce serait un peu compliqué pour lui de dire non, vous ne venez pas, il en est un peu responsable. Donc on a inscrit ces jeunes filles : problème pour les conservateurs de l'époque. Elles cartonnent, elles réussissent très bien. Elles s'inscrivent en droit, en philologie romane, qui s'inscrivent en pharmacie, qui s'inscrivent en médecine des facultés réputées à l'époque. Et ce sont des jeunes filles qui vont chercher toutes des distinctions, des grandes distinctions et qui réussissent extrêmement bien.

On disait que la vie de Léonie était ponctuée de tragédies. En 1890, décès de son papa, puis décès de son oncle qu'elle adule et Julien de Richemont, le bourgmestre de Liège qui est probablement son meilleur ami. Et ces trois personnes décèdent là et la laisse seule avec un héritage qui a été complètement oublié. C'est une série de charbonnages dont elle se retrouve finalement à la tête sans pouvoir prendre le titre de directrice. Ça ne se fait pas d'être directrice de charbonnages, dont on ne connaît pas dans l'histoire au XIX<sup>e</sup> siècle féminine. Et donc elle se retrouve à la tête notamment du charbonnage du Hasard.

Donc, ce sont des dizaines de milliers d'ouvriers et c'est un endroit dans lequel elle a essayé de créer une espèce d'utopie en mode phalanstère. C'est un peu l'époque du socialisme utopiste à la Proudhon, etc. Donc elle a autour du charbonnage notamment des bâtiments qui sont encore visibles. Et elle a décidé de construire des habitations pour les ouvriers sur le modèle dont on parlait tout à l'heure. Donc que l'ouvrier puisse l'acheter. Mais surtout un hôpital, une école, une boulangerie tenue par les ouvriers avec des céréales qui sont prises à côté, qui sont moulues sur place, qui sont vendues avec une espèce de communauté autonome et émancipée. On sait qu'ils lisent, on sait que le soir, ils font des ateliers de prise de parole. Et ce gigantesque complexe coûte un fric fou.

Et en plus, il y a une crise du charbon dans les années 1892-1893 qui font que les deux charbonnages sont en banqueroute complète. Et il y a d'ailleurs une catastrophe terrible au hasard en plus dans les années 1890. Et donc Léonie de Waha est ruinée. Elle a déjà dépensé son argent courant pour acheter des bâtiments pour son projet scolaire. Et la voilà qui en plus dans ses affaires industrielles, est complètement ruinée et donc elle va devoir tout revendre. Et c'est vraiment le repli de Léonie de Waha qui a cette position un peu rayonnante à Liège.

On sait que c'est celle qui est la tête pensante de l'Institut supérieur de Demoiselles. Elle a ses activités de bienfaisance et la bibliothèque et le patronage, ce travail incroyable qu'elle fait probablement jour et nuit. Et la voilà ruinée, obligée de vendre son château de terre, sa résidence d'été, sa maison rue Saint-Gilles, qui est sa résidence principale, le bâtiment de son nom de son père qui vit Boulevard de la Sauvenière, un bel hôtel de maître. Je ne vais pas faire la liste des biens, c'est plus de plus d'une centaine de parcelles dans la commune, du côté de Cheratte.

C'est vraiment un patrimoine qui est celui d'une grande noble avec des champs avec du foncier en veux-tu en voilà, qui est vendu d'un coup. Très mal parce qu'il faut vendre très vite, parce qu'on est ruiné. Et donc elle se retrouve à devoir se replier sur un tout petit coin de terre, à Tilff, Solmont comme on dit. Parce que, fin de sa vie, elle « djôse en wallon », et c'est une toute petite maison de campagne. Et donc on va avoir une madame qui va vivre. En fait, les 30 dernières années de sa vie toute seule. Elle n'a évidemment plus de mari, son milieu social est à Waremme et à Liège et à Bruxelles. Et donc elle se lance dans une activité épistolaire incroyable et elle écrit, elle envoie des lettres, elle prend le train pour aller intervenir, venir donner 1 h de cours dans son ancienne école, et puis faire un pèlerinage avec les élèves, elle les amène au hasard pour leur montrer ce que c'est un puits de mine. Et puis, elle retourne à Tilff.

Tout le monde l'oublie et je pense que ça participe beaucoup de l'oubli du personnage. C'est cette dernière partie de l'année où elle est seule. C'est vraiment celle d'une dame seule et ruinée qui va, qui va s'engager dans une autre bataille que celle pour une certaine forme d'autonomie liégeoise ou wallonne à défaut. Parce qu'on est à un moment où le mouvement wallon se structure, où les gens à Liège sont très dynamiques. D'ailleurs, les premiers Congrès wallons se font notamment depuis Liège. Et puis Charleroi qui embraye. Elle a un lien direct et personnel et amical avec Jules Destrée, qui est de l'autre côté, qui est donc un lien probablement plus épistolaire que physique, parce qu'on ne sait pas si elle se déplace. On n'est pas certain qu'elle participe au Congrès des mouvements wallons, mais on est certain qu'on lit toutes ses lettres à la tribune. Donc là, je mets un bémol critique. Je ne suis pas certain qu'elle y participe. Par contre, je sais que les premières grandes décisions du mouvement wallon, et notamment quand on va choisir les couleurs nationales, les couleurs du mouvement wallon, c'est sous l'impulsion de Léonie de Waha qui envoie des lettres à Jules Destrée, qui lui répond et qui les lit à la tribune. Et puis on vote. Et donc en fait, l'idée de Léonie de Waha, au départ, c'est le drapeau liégeois. Donc il nous faut du rouge et du jaune. Et puis il nous faut un perron au milieu. Alors Jules Destrée dit « Oui, m'enfin bon, mais excuse moi, mais du côté de Charleroi, non, on ne se retrouve pas dans ton perron ». « Ah ok, mais le jaune et le rouge, est ce que ça passe ? ». « Oui ». Et donc on va avoir ce compromis qui est le jaune et le rouge, les couleurs de Liège. Mais alors on va aller chercher un coq qui est une référence qui plaît beaucoup plus haut du côté du Tournaisie et de la dorsale wallonne.

## Lettre de Léonie de Waha à Julien Delaite - 26 mars 1913

Monsieur Delaite,

J'aurais voulu aller vous voir aujourd'hui, je n'en ai pas eu le temps. Beaucoup de vos collègues de Liège ont fait défaut à l'Assemblée Wallonne de Mons. Vous aviez à traiter des questions trop importantes pour vous attarder aux objets secondaires. Aussi la solution des sujets : insignes, drapeau, fête nationale soulèvent de vives protestations. Certaines d'ordre pratique qui vont vous mettre le beau sexe à dos:

Un drapeau blanc, dans nos provinces industrielles ! Une fête nationale fin septembre pendant les vacances. Ce sera le traditionnel service funèbre à la tombe de Ste Walburge. Mr Kleyer qui sera en voyage se dira malade, quelques sociétés de bonne volonté y défilent et pas de public. En ville, on trébuchera sur les roulottes et les planches préparées pour les baraques à la foire. Nos villes en cette saison sont tristes et laides. Il faut le printemps avant le 1er juillet. Mr Troclet était bien près de la vérité en proposant le 1er dimanche de juillet. Le 4ème dimanche de juin serait parfait.

Insigne : le coq. Pourquoi cet animal domestique qui nous exposera à des soupçons d'arrière pensée annexionniste à la France ? Ce coq n'a rien de wallon et ne nous rappelle que ces odieux, des cruels combats de coq dont nous avons tant de peine à nous débarrasser et dont nous ne pouvons que rougir. N'adoptons que des emblèmes wallons.

Tâches de faire une majorité au Perron liégeois qui ne signifie que Liberté dont nous devrions être fiers.

Par contre, proposez l'adoption du drapeau hennuyer ou namurois. Quant à la fête, fixez une date en juin et laissez les Wallons suivre leurs goûts anarchiques en commémorant tout ce qui leur plaira. Je parie que vous pensez comme moi, tenez bon. Vous avez vendredi soir, me dit Hector de Sélys, une réunion à la ligue wallonne. Il va s'efforcer d'y faire assister les délégués présents à Liège, car c'est le dernier délai pour prévenir Mr Destrée qu'il y a des protestations contre ces décisions de détail.

La garde Wallonne a déjà demandé le rejet du drapeau blanc.

Vous ferez en sorte, Monsieur le Président, de rallier au moins tous les Liégeois à une solution plus nationale que pratique.

La devise : Wallons toujours, est parfaite.

Agréez Monsieur, l'expression de mes meilleurs sentiments.

Léonie de Waha



Donc, c'est une chose qui est vraiment remarquable qu'une femme, depuis son exil de Tilff, parvienne à influencer sur des hommes, à imposer les couleurs qu'elle souhaite. Deuxième aussi, chose qui est très bien documentée, c'est le choix de la gaillarde comme emblème officiel de la Wallonie. Je sais que le Parlement wallon et le gouvernement wallon s'est remis à distribuer des distinctions. La gaillarde est une fleur et qu'on décore maintenant des grands Wallons de la gaillarde. Mais ça, ça a été quand même assez longtemps oublié. C'est que dans la foulée du choix du drapeau, on veut un symbole et Léonie de Waha va proposer la gaillarde puisque c'est une fleur qui a l'originalité d'être jaune et rouge. Donc on en revient aux couleurs de Liège. Et puis elle est allée au Congrès wallon en disant « Oh ça c'est une belle fleur, ce serait vraiment bien comme emblème ». Et un peu comme comme le drapeau, au final, ça a été adopté plus que sous son impulsion, sous la férule.

J'étais aux années 50-60-70, où on vient vraiment chercher le lycée de loin, sur une réputation qui rayonne à l'étranger. C'est une anecdote qui est encore souvent colportée et qui est vraie. Le Shah d'Iran en 1953, quand il cherche la meilleure école secondaire au monde, il inscrit sa fille qui va passer une année complète à l'internat pour venir parfaire son éducation. On est allé faire l'université en Suisse et on a eu un nombre impressionnant comme ça de jeunes filles.

*« Bonjour, je m'appelle Isabelle, j'ai 55 ans et j'habite Liège. Alors je suis allée au lycée Léonie de Waha sur le boulevard d'Avroy. Je suis entrée je pense en 1968 et j'en suis sortie six ans plus tard en 1984. C'était une école de filles, c'est à dire que ce n'était pas mixte. Nous n'étions que des filles et c'est à partir de la cinquième année secondaire que quelques garçons sont arrivés. Donc c'était l'attraction, évidemment, parce qu'ils étaient, je pense, trois ou quatre. Quand j'y étais, c'était le lycée. C'est devenu un Athénée, un Athénée de Waha, et avant c'était le lycée Léonie de Waha. Donc aussi tout à tout un changement. Quand je suis arrivée là bas, dans le hall d'entrée, il y a un énorme portrait en pied de Léonie de Waha, qui disait que c'était je ne sais plus très bien, je pense que c'était une dame qui voulait que les filles puissent avoir accès à l'enseignement secondaire. L'accès était était sûrement réservé aux hommes. Maintenant, à l'époque où moi j'y étais, c'était, c'était quand même une école un peu élitiste. L'enseignement était quand même poussé où bon, on devait quand même avoir de bonnes bases du primaire et ça se ressentait parce que sinon, tu ne suis pas les cours. Mes parents ont considéré que c'était la meilleure, une des meilleures écoles de la ville de Liège. Le Shah d'Iran avait mis sa fille là bas parce que justement, étant donné que c'était une des meilleures écoles, maintenant, pourquoi est ce que c'est Liège ou pas Bruxelles ? Je n'en n'ai aucune idée. Mais en tout cas, je savais que la fille du Shah d'Iran avait été au lycée Léonie de Waha. »*

Donc c'est des années effectivement de rayonnement en termes de nombre, c'est des années de rayonnement en termes d'image, mais c'est aussi des années, les années 50-60-70, de retour en arrière au niveau pédagogique puisque l'école devient une école comme une autre et c'est assez logique, c'est ce qu'on cherchait à faire. Mais donc on quitte le projet complètement dingue de Léonie de Waha de créer une pédagogie différente. Parce que quand elle a créé son école en 1868, il n'existe pas de bouquins pour former les profs, donc elle va devoir produire de la réflexion pédagogique et donc elle va partir de ce qu'elle a connu dans son enfance, de madame de Beauvoir pour qui l'école devait donner des outils pour refaire le monde.

Et donc quand on regarde la grille d'une élève de 1870, elle a de la langue, elle a plein de langues donné par des profs native, donc ce qu'on appellerait de l'immersion, aujourd'hui. Elle a des cours d'histoire en veux-tu en voilà, avec une réflexion critique sur c'est quoi un pays ? C'est quoi une identité ? En 1870. Et puis il fallait se battre à ce moment là. Et puis dans les années 50-60-70, comme le lycée rayonne effectivement et il y a cette volonté un peu plus de s'aligner au niveau pédagogique et on on perd cette dimension de pédagogie active pour venir vers une pédagogie très traditionnelle et qui est très très rigide avec le port de l'uniforme, avec des cours extrêmement rigoureux, avec une discipline aussi qui s'étendait jusqu'au boulevard d'Avroy. Donc les garçons de Liège 1 qui sont de l'autre côté du boulevard ne pouvaient pas traverser pour venir ici, du côté des filles. Ces années là sont à la fois riches et comme toutes les années riches, il y a plein de choses à en dire, mais il y a aussi un petit peu un retour en arrière qui font que je pense qu'on a beaucoup d'anciennes qui parlent avec bonheur de cette de ces années là, mais qui sont très contentes de voir ce qu'est devenu l'école aujourd'hui puisqu'on est devenu tout le contraire.

En tant que prof d'histoire, je pense qu'on a bouclé une boucle, qu'on a quitté cette vision rigide pour revenir à Léonie de Waha. Et donc cette boucle qui est bouclée, elle est bouclée en terme de nombre d'élèves, puisqu'aujourd'hui on peut dire qu'on a autant d'élèves, on a, même si on compte le primaire, plus d'élèves qu'à la plus grande époque du lycée. En 1964, on avait atteint notre pic. Là, depuis l'année dernière, on a dépassé ce nombre d'élèves là, donc on a restauré quelque part un nombre d'élèves important et on a restauré aussi ce qui faisait l'ADN du projet de Léonie de Waha, un enseignement des langues différent. Elle y a toujours tenu. Vous pouvez trouver ici une section d'immersion anglaise, une section d'immersion néerlandaise et une section d'immersion allemande. Mais on va surtout y trouver un esprit alternatif et un esprit actif.

*« Bonjour à tous. Je m'appelle Lisa, j'ai seize ans et je suis à l'Athénée Léonie de Waha depuis six ans. Léonie de Waha, elle nous regarde tous les jours dans le hall. Du coup on la connaît. Léonie, c'est la fondatrice de l'école. Euh. J'admets que de base, je suis pas spécialement venue parce que je la connaissais ou parce que ça m'intéressait, mais j'ai fait différentes activités qui ont fait que j'ai découvert des choses sur elle et maintenant je me rends compte que c'était quand même une femme assez forte pour l'école, pour l'époque, parce que je ne sais pas si j'aurais eu le courage de mettre des filles dans une école alors qu'elle pouvait même pas aller à l'université quoi. Comme l'a dit Mia, elle a un peu contredit tout ce qui était à l'époque acté. Elle a décidé de créer une école secondaire pour préparer à l'université des filles, alors que l'université était interdite pour les filles. Donc rien que ça, déjà moi ça me rend bien fière de me dire que je suis dans l'école où à l'époque, les premières filles, entre guillemets, ont pu y aller. Et rien que ça, ça m'inspire. Et en plus ça me donne envie de continuer à le répéter. Que personne n'oublie que Léonie de Waha, c'est elle qui a commencé, en tout cas, les démarches pour donner une éducation aux filles. Je me sens et je pense que je ne suis pas la seule, sans cesse limitée par le point de vue des gens à l'extérieur qui même quand ils le disent pas directement, nous font comprendre que déjà on est jeune, en plus on est des filles. Et se rendre compte que, à une époque où les femmes étaient même pas considérées comme des citoyennes à part entière, il y avait quand même des personnes qui étaient là pour leur créer des droits vu qu'elles n'en avaient pas. Je trouve ça hyper impressionnant et c'est hyper inspirant pour que je continue ce qui m'intéresse moi. Et donc en plus de ça, et bien toute l'école est quand même un peu fière d'être l'école dont est issue de Léonie de Waha, et tout ça, même si on ne connaît pas tout ce qu'elle a fait dans sa vie de manière très précise, on sait quand même l'héritage qu'elle nous a donné.*

*Ben moi, ce que je préfère ici, c'est vraiment déjà mon option. Parce que même si je suis en histoire maths, donc même si cette option parfois elle me fait des belles nuits blanches et beaucoup de travail, et bien ça me permet vraiment de bien me plaire dans les travaux que je fais à l'école. Ça me donne envie de bien apprendre parce qu'on peut vraiment toucher à tous les sujets qu'on veut. On n'est pas bridés dans ce qu'on a envie d'explorer. Et ce qui me plaît encore plus, c'est que je peux m'exprimer comme je veux sans avoir peur forcément d'une répression des professeurs ou quoi est que je peux donner mon opinion et que je sais que je vais être écoutée en retour. Moi j'adore cette approche, je suis là dedans depuis la primaire et j'ai quand même testé des modèles plus traditionnels, mais je me retrouve beaucoup mieux dans la pédagogie active. Moi ce que je remarque surtout, c'est par exemple les examens et la manière dont on est évalué. C'est-à-dire qu'ici on va faire énormément des projets, des analyses, des dossiers en groupe ou bien tout seul, alors que mes amis vont plutôt en fin de période réviser pour leurs examens et ils sont du coup pendant deux semaines totalement enfermés chez eux. Ils travaillent beaucoup. Nous, le travail, on travaille aussi beaucoup, même si on pourrait ne pas spécialement le croire, mais c'est plus étalé sur la période. Du coup c'est un travail beaucoup plus constant et c'est juste une approche très différente. Moi j'ai du mal à mémoriser des choses sans vraiment en comprendre le sens, alors qu'en passant par la pédagogie active, j'ai tout le développement qui s'est fait avec moi, mes camarades, la mise en commun. Du coup je trouve ça plus simple. On apprend vraiment à être très autonome soi-même. Et en même temps, vu qu'on fait beaucoup de choses en groupe, eh bien ça nous permet aussi de savoir évoluer avec les gens autour de nous. Et un autre truc qui pour moi est très important, c'est que dans la pédagogie active, il y a des liens très spéciaux qu'on peut développer avec nos professeurs qui seraient peut être pas le cas dans une autre pédagogie, dans le sens où ils comprennent notre point de vue et en tout cas ils essayent de le prendre en considération et on peut vraiment apporter le dialogue aux professeurs, ils vont nous écouter. On va pouvoir vraiment instaurer une discussion entre les deux parties."*

Et c'est pour ça qu'on aussi qu'on tient à l'idée que nous sommes une école active de type Freinet. Et ce projet actif va du coup s'appeler Athénée Léonie de Waha.

----

Merci à Nathanaël Brugmans de nous avoir conté la vie de Léonie de Waha. Il est enseignant Enseignant d'histoire à l'Athénée Léonie de Waha et il a co-écrit un magnifique ouvrage "Léonie de Waha, de l'institut à l'athénée", sous la direction de Christian Mans. Vous pourrez retrouver toutes les références en description de l'épisode. On remercie aussi Isabelle, ancienne élève du lycée et les étudiantes actuelles, Mia et Lisa.

"Il était une fois nos femmes wallonnes", est une série de podcasts qui part à la découverte de femmes qui ont marqué et marquent l'histoire de la Wallonie. Qu'elles soient militantes, religieuses ou artistes, ces badass d'hier et d'aujourd'hui, rayonnent sur notre patrimoine wallon.